L'ECHO DU SIKKIM

N 156

BIBLIOTHÈQUE CANTONALE DU VALAIS

Si tu veux être parfait, va,
vends ce que tu possèdes,
donne-le aux pauvres,
et tu auras un trésor dans les cieux.
Puis viens, suis-moi !

Matthieu 19, 21

Va — vends — viens

Seigneur,
Ta moisson est plus vaste
que jamais,
les bras pour moissonner,
en nombre trop restreint.

Tu appelles pourtant
aujourd'hui comme hier.

Tu appelles autrement.

Tu appelles plus directement.

Le monde, il est vrai,
est devenu village.

Mon immeuble, le métro,
la rue m'apportent l'Afrique
et l'Orient.

Hémisphères nord et sud
se sont compénétrés :
Avons-nous plus de paix,
de justice, de fraternité ?

Tes bras ouverts en croix
voulaient les atteindre tous.

A moi d'ouvrir les miens,
autrement qu'en paroles...
ou par écrit.

A ceux qui répondent
à ton appel
Accorde, Seigneur, force
et lucidité :
leur chemin est montant
et malaisé.

Affaire de tête, affaire surtout
de cœur
pour rencontrer l'autre
en respect et amitié.

Dans un grand élan du don
et de l'accueil,
où c'est Toi que l'on donne
sans bavure ni charge
pharisienne,
sans humiliation
ni déracinement,
apprenant de l'un l'hospitalité,
de l'autre la sagesse,
du troisième, la sérénité.

Tous embauchés pour bâtir
ton Royaume unique
et multiforme.

Jean-Pierre Le Gall
Prière sur le monde

Après une longue absence...

Le Père John-Roger Fox a eu la joie, au soir de sa vie — il a fêté son quatre-vingtième anniversaire en cours de voyage —, d'accompagner Mgr Henri Salina dans sa visite pastorale à la Mission du Sikkim.

Ce retour aux sources de notre toujours jeune confrère lui a procuré le bonheur de voir que les graines semées il y a quarante ans ont germé et levé.

Je ne puis être assez reconnaissant à mon Père-Abbé de m'avoir invité à l'accompagner à Kalimpong en novembre 1976. Naturellement, le voyage a été très beau ; j'étais heureux de retrouver mes confrères et aussi le sourire amical des chrétiens népalais. Mais j'y ai trouvé autre chose — je ne m'y attendais pas à ce point —, et c'est de cela que je veux vous parler.

Par ma visite du diocèse de Darjeeling, j'ai été confirmé dans ma foi et il m'a été donné de voir plus clairement la valeur des missions catholiques. Par cette compréhension plus profonde de la présence de l'Esprit remplissant l'univers tout entier et soufflant où il veut pour montrer que Dieu est plus grand que nos cœurs, quelques pensées, un peu en désordre, me sont venues à l'esprit. J'ai dit, dans une émission de la Radio suisse destinée aux pays d'outre-mer en 1969 : « Les trésors spirituels de l'hindouisme appartiennent aussi au Christ, et la vérité reste la

Le Père Fox avec la première équipe des missionnaires de Saint-Maurice au Sikkim. Assis : P. Schyrr, Mgr Gianora, P. Rey.
Debouts : P. Rouiller, P. Fox, P. Thurler.

vérité aussi bien en Méditerranée occidentale que dans le Pacifique indien. » Une telle affirmation pourrait susciter une quantité de vagues commentaires, même la conclusion : si le Christ est partout, où est l'utilité des missions ?

Mais les ordres du Christ sont formels : « Allez et enseignez toutes les nations ! »

En novembre, j'ai vu et j'ai compris. Voici, par exemple, des hommes ayant fait des études, exerçant un bon métier et pratiquant leur foi, qui, autrement, seraient restés des illettrés. En voici d'autres qui occupent des postes importants dans le gouvernement local grâce à l'éducation moderne reçue dans nos écoles, tout en gardant leurs traditions ancestrales. Mais il y a aussi ceux que j'ai entendus et dont je sentais la ferveur à la messe dominicale en népalais, à Kalimpong ou à Pédong. Ou ceux que j'ai rencontrés à la cérémonie de Confirmation à Git-Byong. Combien nos querelles au sujet d'une certaine liturgie sont-elles vaines et stupides !

Le Père Fox, « Gentleman-Farmer » au Sikkim.

Chers lecteurs des « Echos », vos aumônes et vos prières n'ont pas été vaines. Regardez les écoles de la Mission ! Chez nous, en Occident, l'instruction va de soi. Les écoles sont obligatoires. En Inde aussi ; mais il y a quarante ans, il n'y avait que 86 élèves à Pédong ; maintenant il y en a mille. A l'Ecole de Saint-Augustin, à Kalimpong, c'est la même chose, et les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny ne savent plus où mettre les filles.

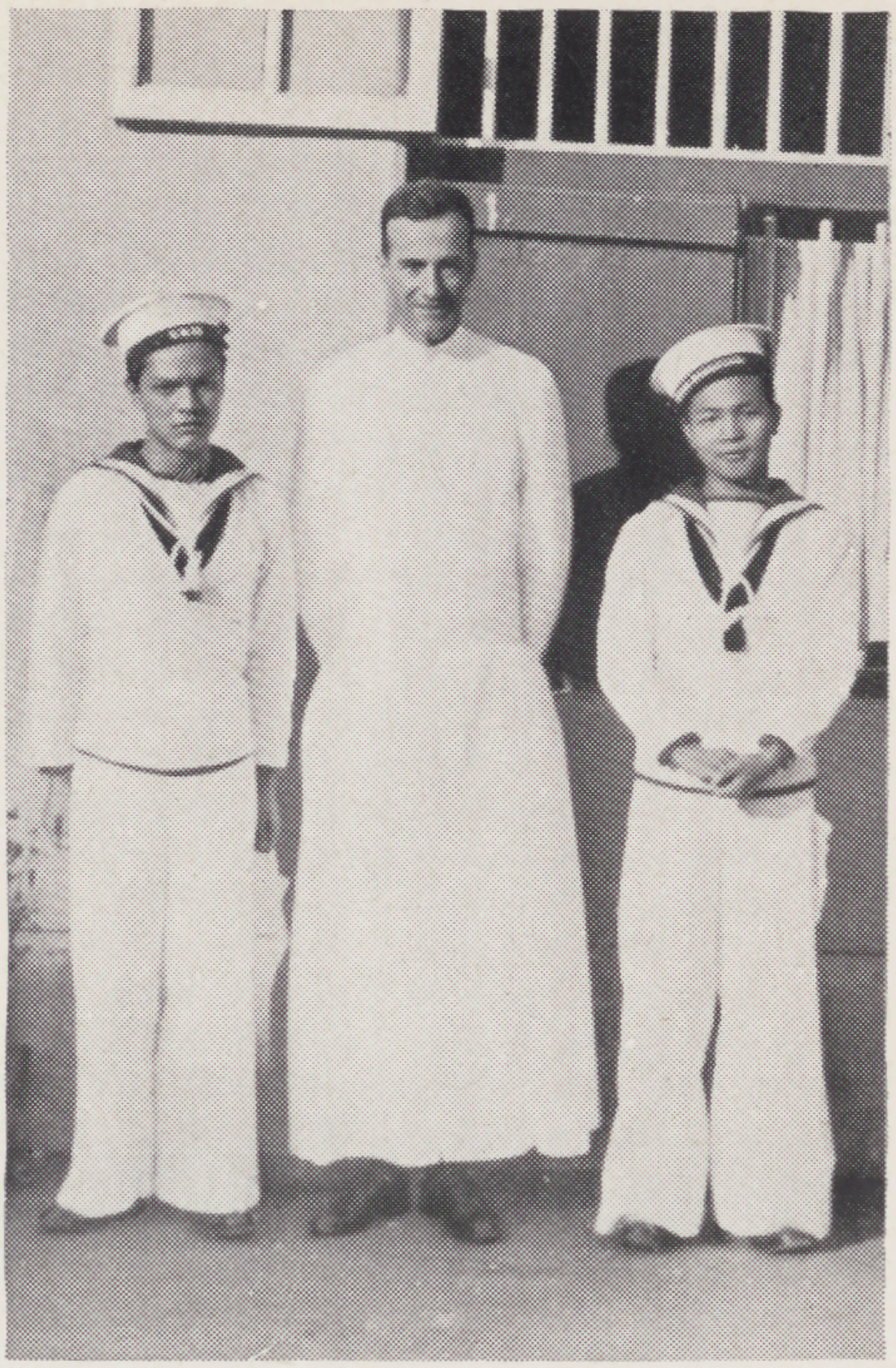
Voici maintenant quelques souvenirs : Avec le chanoine Ruckstuhl, supérieur de la Mission, et le chanoine Gressot, directeur, l'Abbé et moi-même furent installés dans les premiers fauteuils du théâtre de l'Ecole, à Kalimpong, où tous les garçons étaient réunis. Devant nous, la scène où les enfants ont chanté et dansé selon les traditions népalaises, lepchates et tibétaines. A la fin de la réception, j'ai exprimé notre gratitude, à la place du Père-Abbé (comme ses connaissances de la langue anglaise se sont bien améliorées, cela n'aurait pas été tout à fait nécessaire). Ensuite, les enfants nous ont fleuris avec des guirlandes de soucis, huit pour chacun.

Quelques jours plus tard, nous nous sommes rendus à Pédong. C'est le Père Shing qui nous a accueillis, directeur de l'Ecole et responsable de la paroisse avec le chanoine Martin Rey. Là encore, des danses géniales, véritables « Vieux Pays », suivies des « Souvenirs du Père Fox » et d'un groupe de garçons chantant des chansons que j'y avais enseignées il y a quarante ans : bel exemple de tradition orale. L'Abbé quitta Pédong, mais j'y suis resté quelques jours pour me reposer. Un soir, je suis sorti avec le Père René pour revoir les pères de fa-

milles qui avaient été mes élèves. Le dimanche soir, il y avait la Bénédiction du Saint Sacrement ; à l'église, à la lumière des bougies, j'ai pensé à nouveau aux phrases que j'ai écrites au début de cet article : si la foi est vraie, si notre forme traditionnelle d'adoration plaît vraiment à Dieu, pourquoi ne devrions-nous pas la partager avec ceux qui sont prêts à l'accepter ? Ce dimanche soir, une trentaine de garçons internes et d'autres gens priaient et chantaient en népalais devant le Saint Sacrement pendant plus de trente minutes. Il y avait ici la même foi et la même adoration que je leur avais enseignées il y a quarante ans ; une seule différence, ils priaient et chantaient dans leur langue.

Mon cœur était aussi rempli de joie lorsque j'ai assisté à la Confirmation à Git, cette Mission sur les collines remplie des souvenirs du Père Schyrr. Deux cents personnes avaient rempli l'église construite par notre confrère. Certains n'avaient pas hésité à venir de très loin. Il y avait une douzaine de concélébrants : l'Evêque, entouré de l'Abbé et de moi-même, les chanoines Brahier et Ruckstuhl, le P. Stolke et quelques prêtres népalais. En face de nous le chœur s'était installé. Quelques jeunes gens, formant l'orchestre, ont accompagné la célébration aux sons du tam-tam, de l'accordéon, du triangle et d'autres instruments. J'y ai éprouvé le même sentiment d'adoration que dans la Basilique des Martyrs, à l'occasion des grandes fêtes — mais c'était plus spontané.

Vous devez excuser ma manière subjective de parler, mais je pense que c'était important. On entend si souvent des plaintes sur le désordre dans nos églises d'Occident. Mais, là-bas, à l'autre bout du monde, j'ai trouvé des communautés chrétiennes qui pratiquent la foi comme nous l'avons vue dans nos villages il y a trente ans. La foi solide, la foi d'une Eglise vivante enrichie par



Le Père Fox, en son temps aumônier de la « Royal Navy ».

les fruits du Concile. Toute la liturgie est en népalais. Les autres religions sont respectées, un véritable esprit œcuménique y règne. Le chanoine Gex-Collet, desservant de la paroisse de Kalimpong, m'a pris un jour chez le pasteur, dans la même ville, M. Subba, qui m'a prié de transmettre un message amical au pasteur de Lavey, chose impensable il y a quarante ans.

L'Eglise change, a dit Newman, pour rester la même.

Cette visite merveilleuse dans notre Mission du Sikkim m'a montré que le grand cardinal a eu raison.

Je sais gré à nos confrères suisses, rassemblés à Kalimpong, de l'accueil qu'ils nous ont réservé. Ils sont heureux et aiment ce pays. Je les comprends. Et ils méritent votre soutien.

J.-R. Fox

Echo du Sikkim

Les peuples heureux n'ont pas d'histoire ! C'est un peu mon cas et mon excuse pour expliquer mon silence. D'autre part, quand on est aux avant-postes, « trop parler nuit ».

Depuis trois ans, j'habite le Sikkim proprement dit, et j'ai pu vivre les journées historiques qui ont révolutionné ce petit coin du monde.

Nous sommes maintenant une province de l'Inde et sa population d'environ 300 000 habitants voit un rapide progrès se réaliser. Partout de nouvelles routes, des ponts en construction ouvriront les vallées les plus reculées. L'électricité brille dans la nuit et illumine les villages très reculés qui, l'an dernier encore, n'avaient que des lampes à pétrole. Le gouvernement local, composé de Bhoutias, Lepchas et Népalais, avec comme président M. Lhendup Dorjee Lepcha, un ami, développe l'agriculture et surtout l'horticulture. On distribue des plantons d'ananas, de bananiers, de guaves, d'orangers, dans les vallées basses, et l'on essaie d'introduire les pommiers, les poiriers et pêchers dans les hautes vallées.

Un Suisse serait agréablement surpris de rencontrer des compatriotes qui contribuent activement à l'amélioration

En tournée apostolique sur les routes du Sikkim.

Après la messe à Gaucharan.

du bétail bovin. Ce sont des taureaux de la race grise schwytzoise qui s'adaptent merveilleusement bien aux montagnes du Sikkim et apprennent rapidement à parler le langage local et à fraterniser ! Ils proviennent de Patiala, ville à 200 km. de Delhi, où la Coopération technique suisse a ouvert un grand centre d'élevage pour améliorer le bétail bovin en collaboration avec le Gouvernement de l'Inde.

J'habite surtout une vallée à l'est de Gangtok, la capitale. Elle est peuplée principalement de Népalais de la tribu des Kouloungs. Ils mangent de la vache et même du singe, on ne peut donc les appeler hindous, quoique quelquefois ils appellent le prêtre brahme pour lire les prières. Ils ont surtout le culte des ancêtres, et les sorciers sont leurs prêtres. Très énergiques et travailleurs, ils fournissent à l'armée les fameux Gourkhas. Dans presque chaque famille il y a un parent à l'armée, volontaire. Souvent je peux parler avec de vieux soldats retraités qui ont été en France, Italie, Singapour, avec les Anglais du passé.

Nous avons organisé une Société coopérative et nous essayons de les délivrer des griffes des usuriers. Ces braves Rais sont très proches des Lepchas dans leurs habitudes et ils se laissent facilement gruger. Récemment, je découvris que Birbahadur Rai avait fait un emprunt de 500 roupies (une roupie = 30 centimes) chez un richard de ses parents, et il lui avait donné la jouissance de son champ de cardamome * pour payer uniquement les intérêts. Un rapide calcul me per-

---

* Cardamome : plante des Indes dont les graines ont une saveur poivrée et aromatique. On l'utilise principalement en médecine, pour la préparation de certains mets culinaires et pour aromatiser certaines liqueurs.

met d'apprécier la perte colossale. Nous eûmes de la peine à persuader Birbahadur de rembourser immédiatement 700 roupies à son créditeur. « J'ai donné ma parole », répétait-il invariablement. Il finit par accepter un prêt de la Coopérative et avec un directeur alla rembourser à son « bienfaiteur » Rs 500, le capital, plus 200 Rs de compensation-intérêts pour 8 mois. Ce champ de cardamome, qu'il cueillait lui-même, lui rapporta cette année 120 kg, soit 1500 roupies !

Et ce fait n'est qu'un exemple parmi beaucoup d'autres. La Coopérative remplit donc un rôle très important et nous coopérons avec le Gouvernement pour introduire des arbres fruitiers et des semences améliorées, etc. Ces jours-ci, partout, on cueille les cardamomes. C'est un peu comme les jours de vendange en Valais ! Toute l'économie repose sur la vente du cardamome et la Coopérative s'entremet pour obtenir des prix avantageux et aussi, pourquoi pas ! récupérer les prêts.

Missionnaire au Sikkim... il faut surtout avoir de bonnes jambes et une grande patience. L'autre jour, avec Sœur Céline, missionnaire religieuse très dévouée des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, nous sommes allés visiter une maman malade à 6 km. de Pakyong. Il y avait dans la maison, l'arrière-grand-père de 72 ans, son fils unique de 50 ans, sorcier, dont la femme souffrait d'hydropisie. Le petit-fils, 25 ans, marié, et qui avait déjà deux garçons. Ils habitent une maison couverte de tôle ondulée. Ce sont des gens aisés, puisqu'ils possèdent une jeep-taxi. Le sorcier, dans le passé, était très anti-chrétien, mais sous l'influence de Sœur Céline, qui les a déjà visités plusieurs fois, son opinion du christianisme a déjà bien changé et il me fit un accueil cordial. Il m'acheta même une « Vie du Christ » en népalais, publiée par le Père Rey. Cette se-

Groupe de chrétiens Raï.

maine j'ai dû donner plusieurs injections de vitamines à une mère de famille et à un journalier du Népal. L'hôpital de Gangtok étant surchargé et éloigné de notre vallée, nous envisageons d'engager une infirmière lepchate et d'ouvrir un petit dispensaire. Toute la communauté chrétienne contribuera à son entretien en offrant quelques kilos de cardamome.

Deux jeunes filles de la paroisse, membres actifs du parti du Congrès, se rendront prochainement à Gauhati, en Assam, faisant partie de la délégation officielle du Sikkim. Pendant huit jours se tiendront les assises du parti pour toute l'Inde et Mme Indira Gandhi sera présente. Ces jeunes filles auront beaucoup à raconter lors de leur retour...

Nous espérons que durant l'année à venir nous pourrons construire le dispensaire, le presbytère et plus tard une église. Elle sera dédiée à saint Pierre, le grand Apôtre et le patron de mon parrain de première messe, Me Pierre Christe, qui, avant de mourir, demanda qu'on envoie des offrandes pour le Sikkim au lieu de fleurs. Mon père Simon était aussi son grand ami et ce sera pour moi une grande joie de célébrer la messe dans cette église qui sera dédiée à Simon-Pierre et qui me rappellera tous mes parents et amis de Suisse qui ont été si généreux.

J.-M. Brahier

Nouvelles

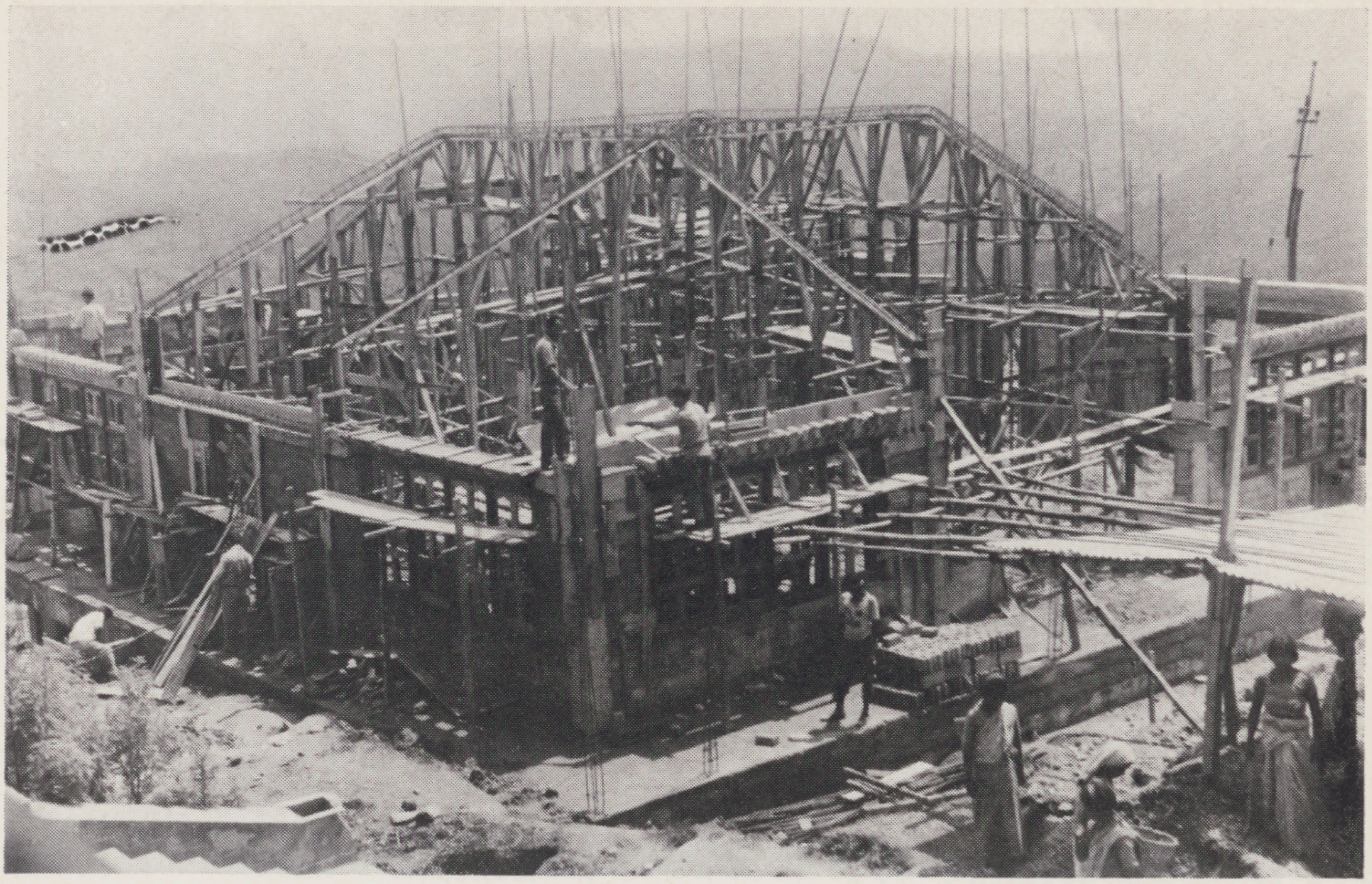
Les nouvelles de la Mission sont, ces derniers temps, et c'est fort heureux, surtout orales.

Mgr A. Gianora et les Pères E. Gex-Collet et M. Pittet, ayant passé quelques mois en Suisse l'année dernière, sont repartis à l'automne pour retrouver le champ du Seigneur et leur patrie d'adoption.

Mgr Henri Salina, accompagné du Père J.-R. Fox, a visité en novembre les communautés des Chanoines de Saint-Maurice au Sikkim.

Enfin, à la veille de Noël, nous arrivait pour quelques semaines le Père Ed. Gressot.

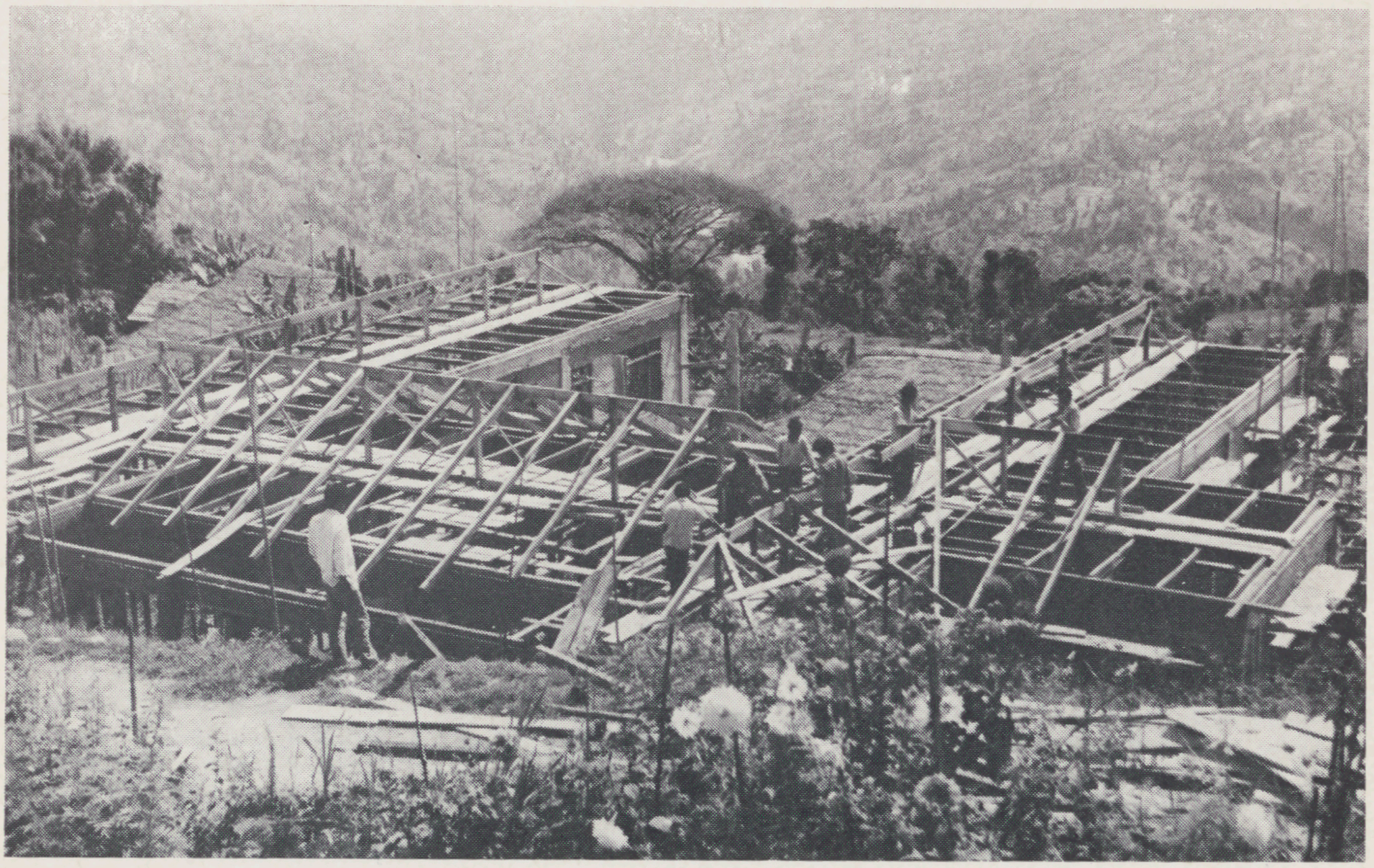
Une impression se dégage : en dépit de problèmes, de soucis, et aussi d'âge pour certains de nos confrères, tous vont bien et continuent avec joie à annoncer, chacun à sa manière, la Bonne Nouvelle du Seigneur.



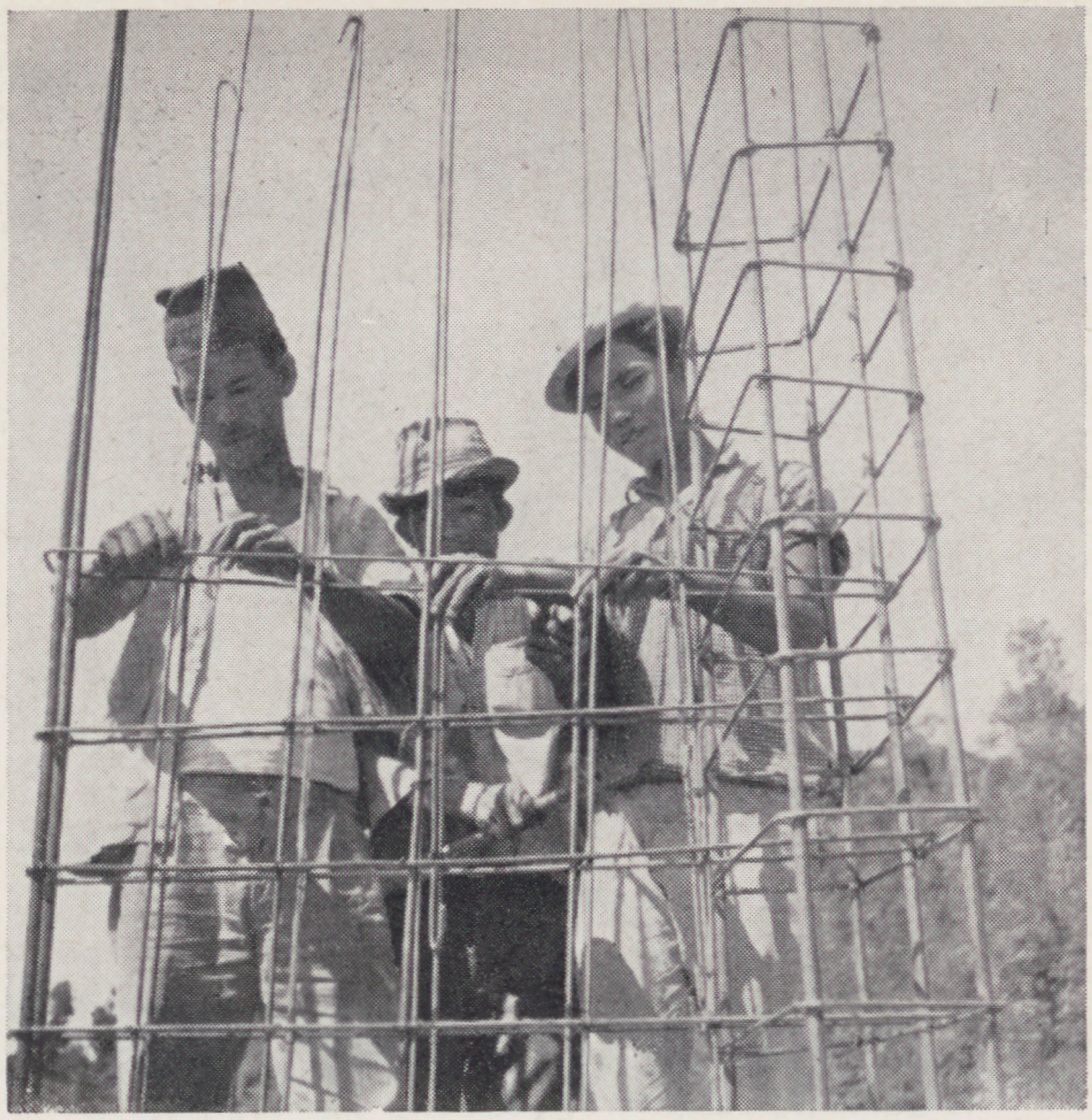
La maison du Seigneur, église et salle paroissiale.

KALIMPONG II SE CONSTRUIT...

Une autre maison du Seigneur, l'hospice et le dispensaire des Sœurs de Mère Teresa.



Pas de solidarité sans conversion aux autres



Le Pharisien ne pouvait pas être solidaire, bien qu'il ne refusât pas d'être charitable.

Le Pharisien ne pouvait pas être solidaire, car il ne remettait pas en question son pouvoir.

Le Pharisien ne pouvait pas être solidaire, car il avait lié les mains de Dieu.

Pour le Pharisien, la volonté de Dieu, c'était

que les hommes acceptent sa religion, que les hommes acceptent sa morale, que les hommes respectent ses autorités,

que les hommes ne remettent pas en question l'ordre établi, ne détruisent pas le temple.

Pour le Pharisien, la volonté de Dieu c'était qu'aucun homme ne vive selon des règles, lois et habitudes « païennes ».

Le Pharisien ne pouvait pas être solidaire, car il refusait aux hommes le droit de vivre, penser, croire, agir autrement *que lui.*

Jésus, c'est toujours l'autre, l'étranger, le pauvre.

Renoncer à vouloir imposer sa force, être ouvert aux particularités de ceux qui ne pensent pas comme nous, avoir le courage de prendre en considération une échelle des valeurs autre que la nôtre, tels sont les critères sur lesquels nous devons juger tout essai d'entraide interecclésiale aujourd'hui.

Synode du diocèse de Bâle
Commission 10

Malheureux êtes-vous, scribes et Pharisiens hypocrites, vous qui versez la dîme de la menthe, du fenouil et du cumin, alors que vous négligez ce qu'il y a de plus grave dans la loi : la justice, la miséricorde et la fidélité. C'est ceci qu'il fallait faire, sans négliger cela.

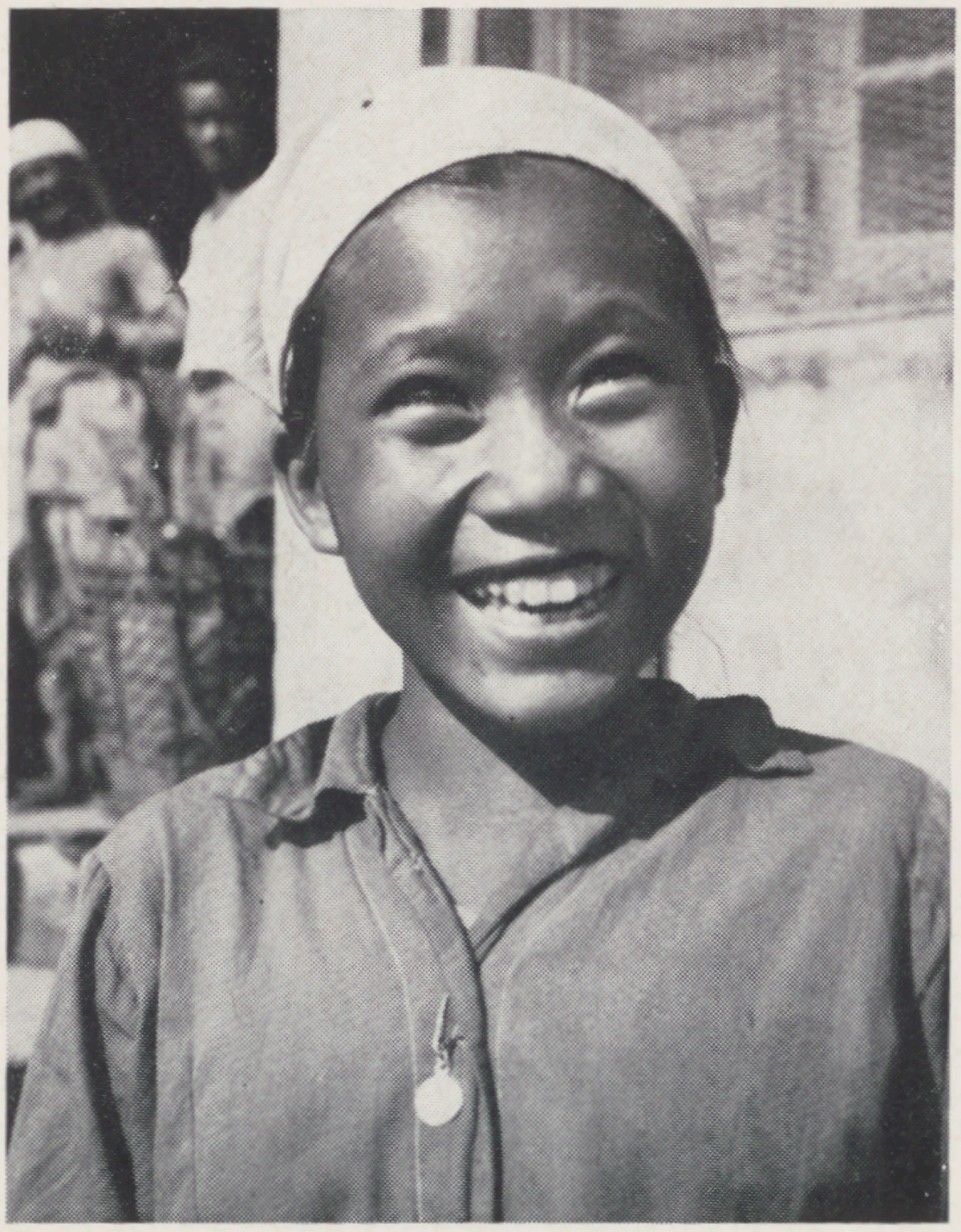
Matthieu 23, 23

Un autre Zachée?

En novembre, le Père Meinrad Pittet, qui avait subi une intervention chirurgicale en Suisse, a pu regagner sa chère Mission de Lolay. Il remercie chaleureusement toutes les personnes qui l'ont aidé à réaliser un projet cher à son cœur : une chapelle-cure et centre social à Lolay, communauté naissante dans le diocèse de Darjeeling. Si tout va bien, l'œuvre sera suffisamment avancée pour y célébrer la liturgie de la Semaine sainte. Ses paroissiens l'ont accueilli avec enthousiasme. L'air du pays lui convient à merveille et sa santé est de nouveau florissante. Il est heureux comme un poisson dans l'eau.

L'Evangile et le Livre des Actes des Apôtres nous ont conservé le récit de la conversion de Matthieu, de Zachée et de Saul, le futur apôtre Paul. Le Christ les a saisis tous trois en pleine pâte humaine... plutôt épaisse : Matthieux le publicain à son bureau de douane ; Zachée, l'homme de petite taille humaine bouleversé par la présence inopinée du Christ dans sa maison ; Saul en pleine action contre le Christ lui-même.

Rien n'est impossible à Dieu ! Au cours des siècles l'hagiographie nous a laissé d'innombrables témoignages de conversions du même genre et dans de nombreux pays. Plus récemment en Inde, mais non moins complète, cette conversion de cet hindou cultivé et fanatique, Sadhu Sunder Singh.



Il portait une telle haine à tout ce qui est chrétien que, malgré l'avis contraire de son père, il mit le feu à une Bible qui était chez eux. Il avoue que dans son désarroi de vivre dans l'IRRÉEL, il était en quête de la RÉALITÉ. Au bord de l'abîme il décide que si le lendemain il n'a pas trouvé une réponse il se suiciderait. Après une nuit agitée, il se lève vers 3 heures du matin et prend une douche froide. C'est alors que se renouvelle presque de la même manière l'appel du Christ à Saul.

Voici quelques lignes du récit qu'il fit de ce qui s'est passé : « Je me suis mis à prier ainsi : „ S'il y a un Dieu, qu'il me montre le chemin du salut ; sinon, je me suiciderai en me jetant sous le train ! " C'est vers 4 h. 30 que la réponse vint. C'est dans cette lumière matinale que la face bien-aimée et glorieuse du Christ m'est apparue, et montrant ses mains blessées dans lesquelles la marque des clous apparaissait distinctement, il me dit : „ Pourquoi me persécutes-tu ? Regarde, j'ai donné ma vie sur la croix pour toi et pour que le monde puisse être sauvé. " Après

avoir entendu cela, ses paroles ont pénétré dans mon cœur comme la lumière d'un éclair ; je fus immédiatement rempli de joie, et je fus changé pour toute l'éternité.

» Quoique le Christ disparut après m'avoir parlé ainsi, la paix qu'il m'a donnée restera pour toujours. Cela n'était pas de l'imagination. Si Bouddha ou Krishna s'étaient montré à moi, c'eût été de l'imagination, car je les adorais. Mais que le Christ m'ait apparu, lui que je haïssais, c'est un miracle, et une preuve certaine qu'il est le Christ vivant. Ce n'était pas un rêve non plus, car nul ne peut rêver après avoir pris un bain froid, et un rêve ne peut pas changer une vie complètement. J'ai vu la GRANDE RÉALITÉ. » (Tiré du livre : *L'appel de Dieu de Sadhu Sunder Singh,* par Rebecca Parker.)

Le récit qui suit débouchera-t-il vers la conversion d'un AUTRE ZACHÉE ? En tout cas les circonstances sont semblables ! Dans un précédent article de cette Revue missionnaire, j'ai parlé des difficultés que des personnes, ne voyageant pas d'un bon œil l'acheminement vers la foi chrétienne des premiers catéchumènes du village de Lolay, avaient tenté de créer à la communauté naissante. Parmi ces « contestataires », le président de la « Municipalité » que je nommerai fictivement « Zachée » est le plus acharné, car son fils aîné qu'il n'aime pas beaucoup est celui qui, le premier, a décidé de m'appeler à venir vivre au milieu d'eux pour leur aider à trouver une voie, celle tracée par le Christ. Un jour d'août 1974 nous nous trouvions réunis pour régler un différend entre « Zachée » et son fils. Plusieurs personnes étaient présentes, et dans le feu de la parole et l'énervement, « Zachée » eut des paroles plutôt dures et pleines de venin pour son fils... et un bon lot pour moi !

Un peu avant Noël, bien qu'entre-temps « Zachée » ait fait renoncer par écrit

une jeune famille à son désir de devenir chrétienne, je suis allé rendre visite à cet adversaire, lui présentai une vie de Jésus en népali et l'invitai à venir prendre part à une représentation théâtrale la veille de Noël.

Il a accepté, mais par la suite on m'a rapporté ceci : « Zachée » leur avait dit : « Je ne serais pas allé, mais comme c'est le „ Vieux " lui-même qui est venu m'inviter, je n'ai pas pu refuser. » (Le terme « Vieux », là-bas, n'a rien de péjoratif, mais désigne au contraire une personne respectable.)

Un jour de février 1975, alors que je visitais une famille de catéchumènes, j'ai rencontré « Zachée » dans cette famille. Après les salutations d'usage et une tasse de thé, « Zachée » se lève et vient devant moi, les mains jointes : « Père, me dit-il, vous vous souvenez de ce que je vous ai dit il y a quelques mois ? Nous, les Népalis, on n'a pas de mesure quand on est fâché. Me pardonnez-vous pour les paroles grossières que j'ai dites devant vous ? » — « Bien sûr que je te pardonne, et c'est déjà fait depuis longtemps. » Puis, mettant mes mains dans les siennes : « Vraiment, Père, vous me pardonnez ? » — « Je ne serais pas chrétien, si je ne t'avais pas déjà pardonné ! » Je profitai alors de ces bons sentiments pour lui reparler du livre que je lui avais donné. Comme il m'assure qu'il l'a lu, je lui rappelle l'histoire de Zachée qui est racontée dans cette vie de Jésus. « Je ne suis pas encore prêt à devenir chrétien », me répondit-il.

Bien sûr qu'il n'est pas encore prêt à se convertir au Christ ! Mais qui sait ? Un autre Paul, Matthieu ou Zachée, ce n'est pas impossible. Le Christ qui est venu sauver tous les hommes peut aussi sauver celui-là. Je porte cet homme dans mon cœur et le présente au Seigneur très souvent. Et vous ?

M. Pittet

L'ECHO des ANDES

Suite de la relation du voyage du chanoine Jean-Marie Boitzy dans les Andes auprès de nos missionnaires péruviens.

Notre mission péruvienne

Songeant au Pérou, je revois les gouffres des vallées innombrables, je parcours les plateaux immenses de la Cordillère des Andes, je m'attarde en ces ruines dont la majesté me dédommage de ne pas connaître l'Acropole ou Louxor. Rien qu'en cette cité perdue Machu Pichu, avec ses temples, ses sanctuaires, ses autels, ses escaliers royaux, ses mausolées, je me représente un peuple de géants pour qui la vie est recherche de l'Infini.

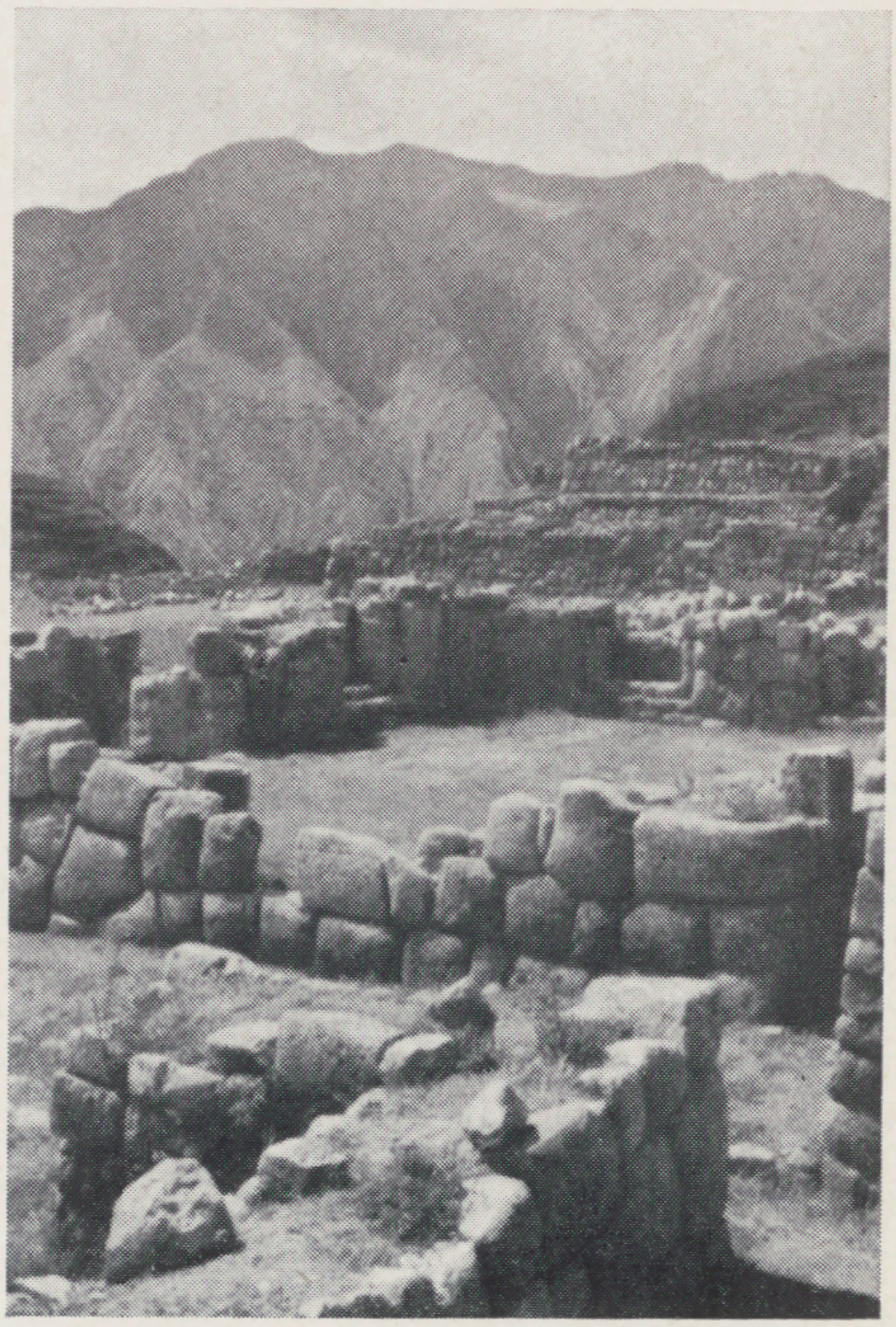
Peut-on se prévaloir d'une mission dans ce pays ?

Ne peut y aller que celui qui porte en soi le sens de la résurrection. Il y a pour l'homme seul, plus à recevoir qu'à donner. Par contre, celui qu'anime l'esprit de Dieu, pourra, à la lumière de la foi, découvrir l'orientation profonde de ce peuple.

En effet, même à travers des manifestations religieuses, apparemment infantiles, éclate un besoin incommensurable d'absolu.

La messe vécue chez nous dans un climat si réservé pour ne pas dire froid, je l'ai vue, tant à Callao qu'à Cuzco participée dans une ambiance de foi, de chaleur communicative. Le

Ruines près de Cuzco.



Tombes d'Incas.

don de la paix avant la communion n'est pas seulement une réconciliation possible, mais l'expression d'une tendresse, peut-être momentanée, fragile, mais très sincère.

Au bord des routes escarpées de tant de vallées désertiques, les croix rappellent des dérochages anciens ou récents de 300, de 500 mètres. Au milieu des pics, des roches brunes, des dévaloirs allant à l'abîme telle croix redira, avec le psaume, que l'abîme d'en bas appelle celui des hauteurs.

Où et quand ai-je lu ce trait que je crois vous rapporter fidèlement ?

Un grand archevêque de Lima visitait un bidonville. Une vieille femme en haillons se précipite à ses pieds : « Père ! Père ! donnez-nous le pain spirituel. Le pain de la bouche, nos hommes s'en chargent. »

J'ai pu parler longuement avec un évêque, Péruvien, lui-même, avec des prêtres, soit en paroisse, soit en instituts, et tous m'ont laissé penser qu'il y avait une faim de vérité, un grand besoin d'amour. On ne pourrait d'ailleurs expliquer autrement que par ces besoins profonds l'assimilation durable, malgré l'absence de prêtres, des grandes vérités de la foi chrétienne.

On pourra faire remarquer les « vides » de cette foi, le superficiel. Tout cela est peut-être vrai. Cependant, nos intelligences à nous, Européens, nous ont laissé déchoir au point que nous ne dépassons guère notre rationalisme.

J'en arrive à cette conclusion que notre paroisse Saint-François devrait mettre en application la lettre « Populorum progressio », nous interrogeant dans sa lumière, sur les aspirations des hommes, des peuples de ce Pérou des Andes à la foi si riche et si pauvre.

Paul VI, dans son encyclique, ne jouait pas à l'économiste, ni à l'homme politique. Il tentait, dans le contexte de la Révélation de parler avec réalisme de la situation du monde et de conduire aux remèdes qu'exige cette situation.

Le développement de tout peuple est inscrit dans les desseins de Dieu et dans un mouvement vers la perfection qui marque chaque homme.

Donc, « pour les nations, comme pour les personnes » le développement intégral ne peut aller sans un développement solidaire de l'humanité et la soustraction à la misère matérielle doit s'accorder et concorder au développement personnel, jusqu'à la finalité suprême en Dieu.

Nous savons bien que les crapauds du lac Titicaca, pas plus que les truitelles des rivières des Andes, ou les côtelettes les moins décharnées de leurs bêtes ne pourront nourrir encore longtemps ce peuple andin, le plus sobre, mais soyons assurés que la misère la plus imméritée reste celle des âmes et que ce n'est pas sans raison que le Sauveur de tous s'écriait : « Vous aurez toujours des pauvres parmi vous. » C'est du seul Sauveur que les peuples ont besoin. Il faut sauver l'âme. Le reste, nécessaire aussi, viendra par accompagnement, « par surcroît », dit Jésus.

J.-M. B.

Après deux ans de mission...

Le Père Michel de Kergariou, de passage pour quelques semaines en Suisse, nous dit, après deux années passées au Pérou, les phases d'étonnement et d'adaptation par lesquelles un nouveau missionnaire doit passer. Comme S. Paul, il faut se faire juif avec les Juifs et grec avec les Grecs...

Une des difficultés du missionnaire, lors de son retour au pays, est de répondre aux questions qui lui sont posées sur son nouveau champ d'apostolat : les personnes avec lesquelles et pour lesquelles il travaille, le monde si différent par le climat et les conditions matérielles et sociales où il se trouve, et lui-même aussi dans ce nouveau contexte. Il mesure alors combien la parole est insuffisante, inefficace, vide, si elle ne correspond pas à un vécu, ce qui est nécessairement le cas de ceux qui l'écoutent, et inversement combien le même vécu par lui ne peut se rétrécir et se véhiculer dans des mots, nécessairement les mêmes pour tous, et si décharnés pour lui, quand il vibre encore de toute l'expérience qui est la sienne.

Village de Macusani.

Cependant, il faut qu'il y ait cette communication. Le monde est devenu si petit avec les moyens actuels de transports que depuis la Suisse on va plus vite sur l'autre continent que sur la côte atlantique française. L'interrelation qui en découle entre les pays fait que les problèmes des uns et des autres ne peuvent être isolés comme ceux de deux mondes cloisonnés. L'interdépendance est la plus sensible sans doute sur un plan matériel et économique que, malheureusement, nous ignorons trop pour ne l'avoir pas assez étudiée, elle exige de plus en plus aujourd'hui une relation humaine plus profonde, une compréhension réciproque basée sur l'écoute et l'accueil, pour constituer une fraternité humaine solidaire dans une même famille. Grand idéal sans doute où d'aucun sourira, bien conscient de l'égoïsme foncier des hommes et des peuples. Motivation profonde cependant du missionnaire qui cherchera moins à convertir à lui et à son monde qu'à élever à une plus grande conscience de la famille humaine à restaurer dans le Christ. D'où la nécessité de communiquer malgré tout avec le monde qui l'a envoyé, pour que ce monde aussi s'élève à ce niveau de conscience et le réalise dans ses actes. Le missionnaire a la certitude que son action est vaine, ou du moins incomplète sans cela.

Ceci étant dit, comment se fait cette rencontre avec un peuple si différent ?

A mon arrivée à Macusani, capitale de province à 4350 m. d'altitude, 3000 habitants, accompagné de l'évêque Mgr Dalle, la cloche de l'église bien sûr sonne à toute volée, appelant la population à venir saluer son nouveau curé. Ce sont d'abord les autorités et les notables, en cravate et complet, à l'européenne, qui, dans un flot de paroles où l'on sent vite quelque chose de mécanique, de stéréotypé, viennent me dire combien ils sont heureux de me recevoir, et souhaitent une collaboration étroite pour le développement de leur ville qui est pauvre. Plus tard on me questionnera sur le développement de mon pays, sur sa richesse... Il paraît qu'il y a des escaliers qui montent tout seuls, des portes qui s'ouvrent d'elles-

mêmes quand on s'en approche... sans doute on voudrait la même chose, mais on n'a pas d'argent, on manque de cadres me dit-on. Puis, s'approchent de moi, une toute autre espèce de gens, habillés à l'indienne, qui n'osent pas s'approcher, tendre la main, mais restent un peu à distance, une main sur le chapeau, formulent un bonjour timide dans un petit hochement de tête. Ils sont du reste vite repoussés en arrière par les notables qui font cercle autour de moi et me déclinent leurs titres : sous-préfet, juge, chef de la police, maire, conseiller, grand commerçant, etc. Ils m'assurent tous qu'ils sont « très catholiques » et même « très bons catholiques », l'appuyant parfois du fait qu'ils sont mariés à l'Eglise, ce qui sous-entend qu'ils ne sont pas comme ces autres, derrière, qui ne se font pas enregistrer devant le maire ni passent devant le prêtre. Je me rendrais compte plus tard que le mariage est une vraie promotion sociale, car il nécessite beaucoup d'argent pour pouvoir payer la fête. Je comprendrais aussi plus tard ce que signifie le « bon » ou le « très catholique » : c'est celui qui a pu tout accomplir, depuis le baptême jusqu'au mariage, en passant par les sacrements de la Communion et de la Confirmation, et qui aura payé la fête surtout en dévotion au patron local, sans négliger aussi de demander la messe des morts pour ses défunts. Toutes choses, bien extérieures, et qui demandent d'avoir de l'argent.

Sans m'en rendre compte, noyé sous le flot de paroles de bienvenue et de présentation, je n'ai pas remarqué la disparition du petit monde indien muet, qui s'est contenté d'observer de loin un instant, puis s'en est allé trottinant, les femmes toujours entourées d'une grappe d'enfants aux grands yeux noirs. Déjà je sais que là sera mon monde, celui qu'il me faudra essayer d'atteindre, mais comment ?

Dès le début, je suis assailli par des représentants de groupes, président du comité pour ceci ou cela, avec présentation de statuts à l'appui, et qui semblent des organisations merveilleuses pour animer et améliorer la vie. Cela se termine toujours par une demande d'argent de mon pays, car il faut toujours construire un local grandiose, acheter un tas de matériel coûteux et autant que possible des plus modernes. Je me rends compte malheureusement que le « comité » n'a pas d'autres membres que lui-même, et que tous ces comités sont en compétition les uns avec les autres, à qui réalisera, parfois pour les mêmes fins, le meilleur local. Ceux qui y sont parvenu se sont contentés d'une bonne fête d'inauguration, la plus solennelle possible, avec image souvenir, mais que les activités sont nulles, le plus souvent parce que la caisse a mystérieusement disparu à cause d'un mauvais trésorier. J'apprends que c'est au moins le troisième, et qu'il en est chaque fois ainsi. Un point délicat pour moi sera une demande semblable présentée par les notables, pour terminer l'église. Celle-ci, commencée depuis plus de vingt ans, paraît un édifice bombardé. En forme de croix, seule la partie supérieure de la croix est achevée, toute la nef restant à ciel ouvert, ses murs lamentablement levés constituant un trou béant jusqu'au clocher bien saugrenu, donnant sur la place. Là on pense que je ne peux pas refuser, comme curé, une demande si noble, expression du respect pour Dieu et d'une grande foi de la population tout entière. Personnellement, je reste perplexe devant les dimensions énormes de l'édifice, copie exacte de celui de la plus grande ville voisine, que la génération précédente a entrepris pour rivaliser « dans la foi » avec ladite ville.

C'est que la foi, comme tout, se mesure à ces extérieurs, à ces manifestations bien visibles, que ce soit fête, nombre de statues, dons de vêtements très coûteux pour les saints ou de chan-

deliers pour qu'on leur mette des cierges, etc. J'essaie d'attirer l'attention sur le coût de l'opération, mais on sait que la Suisse est riche et généreuse ! Je relève la sous-alimentation et le manque de santé d'une grande part de la population : peut-on dépenser autant pour un édifice de pierre, quand les personnes vivent de façon si misérable ? On m'objecte alors que c'est leur faute, et que surtout l'église est quelque chose de la foi, Dieu premier servi. Comme c'est beau ! — Mais je me fais alors un peu ferme : Dieu premier servi ? Alors pourquoi si peu de monde à la messe dominicale, de telle sorte que ce qu'il y a de terminé est plus que suffisant pour le groupe qui vient le dimanche, et que le reste ne servira jamais ? Décidément non, je ne vois pas la nécessité d'une telle dépense, la foi ne saurait se mesurer ainsi. Si vraiment ils veulent le faire, qu'ils le fassent eux-mêmes. Il y a des riches parmi vous, qu'ils donnent. Personnellement je soutiendrais.

Eh bien, à ma grande surprise, ils s'y sont mis. Un comité formé par les camionneurs a pris la tête du chantier : transport quasi gratuit du matériel, dons souvent très importants de quelques riches propriétaires ou commerçants (en réalité le sang des pauvres), main-d'œuvre en grande partie bénévole (parmi les plus pauvres), mais l'œuvre est achevée depuis juillet 1976. Ils l'on faite eux-mêmes, avec un seul soutien de notre part, correspondant au sixième de la dépense. A nous d'enseigner que la population ne sera pas « très catholique » seulement par son temple ou les dons qu'il a suscités mais s'il s'établit une unité vivante à l'image de l'union des pierres de l'édifice. Que la mesure de la foi n'est pas extérieure mais intérieure aux individus, passe en eux, par eux, dans leurs relations entre eux.

Entre nous, ne souffrons-nous pas nous-mêmes de problèmes semblables ? N'y a-t-il pas dans nos querel-

Sur l'Altiplano à 3800 m.

L'église de Pacajé.

les, je pense à notre liturgie, notre latin, notre tradition, beaucoup plus d'extérieur que d'intérieur ? Le Christ, en nous disant : « Le temps doit venir où on n'adorera plus dans ce temple, mais en esprit et en vérité », ne nous a-t-il pas invité à moins d'extériorité et à plus d'intériorité et de vérité en nous et entre nous ? Je crois que si chez nous « ce n'est pas le Pérou » comme on me l'a si souvent dit, ce n'est pas si loin non plus.

Tout cela ne concerne encore que notre centre principal, Macusani. C'est que la surface de territoire à notre charge est d'environ 4000 km^2, le seul département de Puno ayant la superficie de la Suisse. Alors il faut partir, en voiture, mais surtout à cheval, la route carrossable ne permettant d'atteindre que cinq agglomérations sur environ 25. Ce sont alors des heures, dans un paysage merveilleux de beauté, mais froid et austère, brûlé par le soleil ou gelé par des nuits très froides, sans végétation, passant par des cols à 4800 m. d'altitude où il faut souvent tirer le pauvre canasson qui ne peut plus vous porter. On trouve alors là une population vraiment pauvre, écrasée par les éléments et par une histoire qu'ils ignorent mais dont ils savent qu'elle n'a jamais été favorable. « Dominez la terre et soumettez-là », dit Dieu à l'homme en le créant. Que domine-t-on par ici ? Rien. Bien au contraire, on est soumis, ayant toujours été dominé : par le climat, les intempéries, la maladie, les autorités, la vie sociale. Aussi la vie religieuse est-elle expression de cette crainte de quelque domination qui prend nom de châtiment, et le culte se trouve sacrifice offert pour apaiser les esprits et les saints, la terre qui est appelée « terre mère » car elle nous nourrit. On ne comprend pas encore que l'on puisse être appelé à dominer et soumettre ce monde où l'on vit.

M. de Kergariou

La suite dans le prochain numéro.

JA 1890 Saint-Maurice

904/12000001
ARCHIVES CANTONALES
1950 SION

Ayez entre vous les mêmes sentiments qui étaient dans le Christ Jésus

Lui, qui portait en son cœur l'image d'un
monde parfait, que nous-mêmes n'arrivons pas
à imaginer, il a accepté de vivre parmi nous,
loin de toute réalité merveilleuse,
comme un exilé.
Il s'est fait homme parmi les autres hommes,
s'abaissant jusqu'à être traité
comme le plus petit des manœuvres
ou le plus pauvre des étrangers,
et même jusqu'à être condamné à mort
comme un vulgaire criminel.
Mais voilà que Dieu a désigné cette manière
d'être comme la grandeur véritable
et il a donné à cet homme
le nom de SEIGNEUR
pour que l'univers entier s'agenouille devant lui,
pour que chacun le reconnaisse
en ce qu'IL est...
seule possibilité d'aimer et de connaître Dieu.

Adaptation de Philippiens 2, 6-11

L'ECHO DU SIKKIM
Bulletin missionnaire de l'Abbaye de Saint-Maurice

Mars 1977
42e année

Réd. : Chne Joseph Henry, Ecole de Commerce, 3960 Sierre
Adm. : Chne Jean-Paul Amoos, Abbaye, 1890 Saint-Maurice
Timbres-poste : Frère Serge, Abbaye, 1890 Saint-Maurice
Impression : Œuvre Saint-Augustin, 1890 Saint-Maurice

CCP 19 - 17 86 : Mission du Sikkim, Abbaye de Saint-Maurice, tél. (025) 3 61 81
CCP 19 - 70 86 : Mission d'Ayaviri, Pérou, Abbaye de Saint-Maurice